

Sous la loupe d'Olivier Choinière

Raymond Bertin

Number 157 (4), 2015

Vivre ensemble

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79797ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2015). Sous la loupe d'Olivier Choinière. *Jeu*, (157), 50–53.

Ce ne sont pas toujours les comportements exemplaires qui montrent le chemin vers un meilleur vivre ensemble. L'avènement de celui-ci peut être appelé par la mise au jour des attitudes contradictoires que nous adoptons, des travers qui nous guettent tous.

Raymond Berthoin

La thématique du vivre ensemble n'apparaît pas de façon évidente dans des spectacles dont les visées avouées paraissent tout autres. En réalité, il y a plusieurs façons d'éveiller les consciences des spectateurs et d'amener les gens à cheminer dans leur rôle de citoyens. En plaçant un miroir grossissant devant les petits défauts de notre société, en scrutant à la loupe les menus égarements qui sont les nôtres, en définitive, l'auteur et metteur en scène Olivier Choinière semble vouloir démontrer, comme grâce à un négatif photographique, le manque de savoir-vivre de ses contemporains, savoir vivre en société, ensemble.

Plusieurs de ses créations des dernières années empruntent ce regard acéré sur nos grandes petites. On peut penser, déjà, à *Félicité*, à *Chante avec moi*, à *Mommy*, qui interrogeaient, voire dénonçaient certaines de nos contradictions culturelles: admiration malade pour les vedettes à la Céline Dion, abêtissement collectif devant une rengaine inoffensive, nostalgie d'un passé jamais révolu qui bloque les rêves d'avenir de tout un peuple. Les plus récents *Ennemi public* et *Polyglotte* poursuivaient sur la même lancée et enfonçaient le clou encore davantage, soulignant, d'une part, l'incommunicabilité répandue dans nos cercles sociaux, et mettant en scène, d'autre part, la parole contradictoire d'immigrants

SOUS LA LOUPE D'OLIVIER CHOINIÈRE

sur le rêve d'une vie meilleure que peuvent représenter pour eux leur pays d'adoption, le Canada, et leur société d'accueil, le Québec. Que de beaux programmes!

QUAND L'ENNEMI PUBLIC EST EN SOI

La première de ces deux pièces, particulièrement réussie, représentait la famille québécoise d'aujourd'hui, microcosme social, dans ce qu'elle a de plus banal et courant: ses préjugés à tout propos, ses déclarations à l'emporte-pièce, l'habitude de chacun de parler sans écouter les autres, d'affirmer ses opinions avec force sans émettre de doute et, au bout du compte, de laisser les rapports de pouvoir déterminer toutes ses relations. En quelques scènes, dont certaines seront reprises à l'identique mais d'un point de vue différent grâce au plateau tournant, les membres de cette famille laisseront échapper de nombreux lieux communs, qui en disent long sur leur bonne conscience et leur sens critique étriqué, quand ce n'est pas sur leur mentalité réactionnaire.

Réunis pour un souper chez leur mère vieillissante, France, les deux frères, Daniel et Jacques, ainsi que leur sœur Marie-Claude, sont à discuter autour de la table de cuisine. Jonathan, le fils adolescent de Jacques, et Aurélie, la fillette de Marie-Claude, sont relégués au salon. Ainsi, les adultes jasant de tout et de rien, s'enflammant sur des sujets «chauds», qui ont fait et continuent de faire les choux gras des médias: l'accident ferroviaire de Lac-Mégantic, les procès ultramédiatisés de Luka Rocco Magnotta et de Guy Turcotte, l'échec des référendums pour la souveraineté du Québec, la détérioration de la qualité du français, l'immigration, la religion, la politique. Sans nuances, leurs opinions bien arrêtées sont dans l'air du

temps: ils ne font que relayer des points de vue souvent extrêmes, toujours simplistes, entendus ou lus dans les réseaux sociaux, mais aussi à la radio de Radio-Canada, dont ils critiquent les animateurs.

Seul Daniel, avocat au chômage, le plus cultivé, l'intellectuel de la famille en quelque sorte, va tenter de remettre en question la vision manichéenne, véhiculée et reproduite partout, du drame du médecin cardiologue ayant assassiné ses deux enfants. Il sera vite rabroué: ses interrogations se voulant nuancées par le doute paraissent à tous clairement irrecevables, et marqueront le début d'un procès d'intention contre celui qui, sans travail, squatte le domicile de sa mère, à qui il a «emprunté» la carte bancaire, avec l'assentiment muet de cette dernière. En quelques répliques, Daniel sera devenu, aux yeux de tous, l'ennemi à abattre.

Ainsi vont, trop souvent, nous dit Olivier Choinière, les discussions et débats au Québec, où chacun prend parti et campe sur ses positions, convaincu d'avoir raison, sans chercher à aller plus loin dans l'analyse, dans la prise en compte des avis des experts ou de ceux et celles qui osent des interprétations plus personnelles, non calquées sur les diktats ambiants. Une attitude qui semble, la plupart du temps, relever d'un automatisme plutôt que d'une véritable réflexion, mais qui aboutit généralement à désigner un coupable, un bouc émissaire pour tous les maux qui nous accablent. Dans *Ennemi public*, cela ira jusqu'à une forme d'ostracisme; le conflit larvé, faisant inévitablement remonter d'anciennes frustrations, se transformera en une guerre fratricide, néfaste à toute la famille, qui en ignore encore les conséquences.



Ennemi public d'Olivier Choinière (L'Activité/Théâtre d'aujourd'hui, 2015). Sur la photo : Frédéric Blanchette, Alexane Jamieson, Brigitte Lafleur, Amélie Grenier, Steve Laplante et Muriel Dutil. © Valérie Remise



Les jeunes (Alexane Jamieson et Alexis Plante), relégués au salon dans *Ennemi public* d'Olivier Choinière (L'Activité/Théâtre d'aujourd'hui, 2015). © Valérie Remise

Polyglotte d'Olivier Choinière (L'Activité/FTA, 2015),
présenté Aux Écuries. © Olivier Choinière

Difficile, devant la démonstration, de ne pas se sentir happé, concerné, ébranlé. Ce qui est bien avec cet auteur, provocateur à souhait, dérangeant, c'est qu'il ne fait pas qu'accuser, ne dit jamais: «C'est pas moi, c'est les autres», mais s'inclut sans manières dans le peuple de ses contemporains. Parlant d'un engrenage apparenté à un cycle animal où tous finissent par s'entredévorer, il glissait à Philippe Couture, au moment de la création de la pièce au Théâtre d'Aujourd'hui, dont il signait aussi la mise en scène: «L'idée est de parcourir tous les éléments de ce cycle pour y voir la réalité dans sa complexité, pour fuir le piège dans lequel tombent mes personnages et dans lequel je tombe moi-même tout le temps.» (*Voir*, 19 février 2015)

QUAND SOI, C'EST AUSSI L'AUTRE

Pour *Polyglotte*, le créateur est allé à la rencontre d'une altérité de proximité, bien réelle, en intégrant à son spectacle des néo-Québécois vivant dans le quartier environnant du Théâtre Aux Écuries. Huit immigrants de première génération ayant accepté de jouer le jeu sont donc montés sur la scène, après s'être confiés au micro de Choinière et de sa cometteure en scène Alexia Bürger. Dans les extraits sonores choisis et conservés pour la représentation, chacun, chacune y allait de quelque révélation sur sa vie avant ou après l'immigration, racontant certains souvenirs joyeux ou, plus souvent, pénibles et humiliants. Anecdotes mises en contraste avec les belles paroles, les beaux discours servis aux nouveaux arrivants par les autorités canadiennes, par exemple lors des cérémonies d'assermentation de ceux et celles à qui on fait la fleur d'accorder la citoyenneté de ce beau grand pays libre et riche. C'est l'angle qu'a choisi Choinière en structurant sa pièce autour d'un interrogatoire comme celui auquel on soumet les candidats à la citoyenneté, et en mettant celui-ci en parallèle avec des cours de langue seconde (français-anglais) tels qu'on en trouvait sur disques ou cassettes, dans nos familles, dans les années 60-70.

Des séquences pour le moins ridicules, montrant l'ineptie de nos gouvernants de toutes tendances, à Québec comme à Ottawa d'ailleurs, vont culminer dans la vocifération par les non-acteurs de phrases stupides ou rétrogrades prononcées par des personnalités publiques et entendues dans nos médias. La pièce met en évidence les contradictions entre la vision onirique du pays et les manifestations fortement réprimées ou les discriminations de toutes sortes vécues par ces immigrants. Le discours officiel résume l'histoire des Autochtones du Canada: ces peuples, victimes d'abus dans les pensionnats, offenses réparées par les excuses gouvernementales, ont retrouvé leur fierté et, aujourd'hui, tout va bien pour eux... La «voix» qui interroge les candidats à l'immigration, après avoir fait lever le public, encourage celui-ci, qui obtempère, à entonner l'*Ô Canada* avec Ginette Reno, un soir de hockey... Puis, comble d'absurdité, les spectateurs, ensuite invités à porter allégeance à la reine Elizabeth II, véritable chef de l'État canadien, se plient à cette demande sans hésiter...

«*Polyglotte* vise à renverser la façon dont nous nous représentons nous-mêmes, et ce, particulièrement au théâtre: comme une société toujours et encore blanche, le plus souvent unilingue et diablement homogène», disait l'auteur dans un entretien paru dans le programme du spectacle, créé au Festival TransAmériques 2015. À travers cette œuvre, pas plus consensuelle que les précédentes, les rituels théâtraux de Choinière jouant à l'envi de l'ambiguïté, le créateur nous rappelle que nos «autres», ce sont aussi ces néo-Québécois venus de partout, installés chez nous et vivant parmi nous, avec nous, mais trop souvent sans qu'il y ait de véritables contacts entre eux et nous. À nouveau, Olivier Choinière plaçait devant nous un miroir, et l'image que celui-ci renvoyait était passée au filtre de la vérité d'un regard extérieur, devenu partie intégrante de nous-mêmes. ●





À travers cette œuvre [...], le créateur nous rappelle que nos « autres », ce sont aussi ces néo-Québécois venus de partout, installés chez nous et vivant parmi nous, avec nous, mais trop souvent sans qu'il y ait de véritables contacts entre eux et nous.